

Paul Blanchot

Cendrine

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

« Les personnages et les situations de ce récit sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite, et totalement involontaire ».

Cet ouvrage est réservé à un public adulte, majeur, vacciné et consentant. Le lecteur est prié de respecter ce choix de l'éditeur.

Merci à Cassandra Spinnerer pour sa lecture du premier jet de ce roman, ses nombreux retours très argumentés et ses commentaires d'amélioration ^_^

Mots,
Ténébreux mort-vivants de l'âme,
Vous qui péchiez par
Orgueil, Avarice,
Envie, Colère,
Luxure, Gourmandise,
Ou Paresse,
Ne vous a-t-on trouvé pire
Dans l'inqualifiable ?

CHAPITRE 1

Visite à Sainte Marie

La nuit s'éternisait. Comme si elle ne devait jamais cesser.

À cette heure tardive, l'hôpital Sainte Marie baignait dans l'obscurité. Au cinquième, étage dédié aux patients en soins psychiatriques lourds, deux très longs couloirs se croisaient à la perpendiculaire, formant un grand T. À l'angle, un rayon de lumière filtrait de sous une porte, sans qu'aucun bruit n'en provienne : l'aide-soignant de garde ce soir-là avait dû s'endormir. Le long des couloirs, de hautes fenêtres se succédaient, jusqu'à la limite des plafonds élevés.

En jetant un œil à l'extérieur, à travers les grilles, on apercevait les abords de l'hôpital : un parking, des jardins, puis un mur d'enceinte, éclairés par quelques lampadaires. Au-delà, le lit du fleuve, le Paillon, s'éloignait en serpentant à travers la ville. Profond, large d'une centaine de mètres, c'était à cette époque de l'année une longue étendue desséchée, dont les pierres blanches – après avoir été polies par le passage de l'eau en période pluvieuse – reflétaient l'éclat spectral de la lune.

On se trouvait ici le long des voies d'accès à Nice, à la jonction de plusieurs quartiers périphériques de la capitale azurée, quartiers que certains n'auraient pas hésité à qualifier de « *défavorisés* ».

Un bref regard à l'extérieur... à peine le temps d'englober le paysage nocturne, insuffisant pour oublier les grilles et les fenêtres verrouillées, la vierge sainte gardait ses hôtes bien à l'abri du reste du monde !

Éloignée des dernières ouvertures, l'extrémité du plus long couloir disparaissait dans une zone encore plus sombre. Les cellules d'isolement s'y trouvaient cantonnées : un sas d'accès puis trois pièces. Une en face, deux sur les côtés.

Un cri soudain retentit, en provenance de la porte de gauche. Le hurlement d'une femme... ramenée à moins qu'un animal. Dans ce

cri, toutes les plaies du monde se trouvaient réunies : la douleur, la haine, l'injustice. En un autre lieu, n'importe qui en aurait été affecté, tétanisé même. De surprise déjà, d'entendre une plainte aussi forte, aussi dure ; de consternation, ensuite, à se demander ce qui pouvait faire souffrir quelqu'un à ce point !

Une porte blindée impressionnante la séparait du reste de l'unité psychiatrique, avec juste une vitre épaisse, assez petite, pour permettre de jeter un œil sur le patient avant d'entrer. La cellule d'isolement était dépourvue de tout. Du plastique matelassé recouvrait le sol, et s'élevait le long des murs jusqu'à deux mètres de hauteur, prolongée au-dessus par une surface blanc cassé. Dépouillée. Deux lucarnes brillaient sous le plafond, à plus de cinq mètres, derrière des grilles, au cas improbable où quelqu'un serait parvenu à grimper au mur lisse jusque-là.

Enfin, un unique bloc en mousse dure, d'un mètre de haut à peu près – constitué curieusement d'une pente inclinée – servait à la fois de lit et d'unique mobilier, au centre de la pièce.

La femme était étendue dessus. Par moment elle tirait sur son drap, car la force de gravité et la pente cherchaient sans cesse à le lui retirer.

On l'appelait : Mylène. À une époque.

Elle semblait sans âge. Les années avaient passé sans paraître la toucher. Une femme mure, qui s'était toujours crue honnête et respectable. Une de ces personnes qu'on aime rencontrer au quotidien, à la présence agréable, jamais dérangeante.

Elle poussa un nouveau cri, droit devant elle comme si elle avait voulu expectorer : une plainte insoutenable, la tête tendue en avant, les poings serrés à se les faire exploser. Un cri, à s'en faire péter les tympans. Et puis, sans prévenir, elle s'élança du haut de sa couche, et courut de toutes ses forces vers la porte. Elle hurla en percutant la surface rembourrée, et sa plainte se coupa en plein milieu, alors qu'elle rebondissait en arrière. Sans avoir subi de blessure. Elle s'écroula au sol, la respiration haletante, comme après une longue course, resta les jambes arquées, mains ouvertes, ses longs cheveux défaits emmêlés autour du visage.

N'importe qui d'un peu sensible se serait approché pour lui dire que ça ne servait à rien. Ses cris disparaissaient dans le couloir

sans troubler quiconque, sans altérer la nuit un instant. Ses charges étaient inutiles, lui offrant à peine, dans l'abrutissement, quelques secondes de répit.

– J'n'en ai rien à foutre, murmura Mylène (car elle avait conscience d'une grand part de ce qui lui arrivait), que ça serve à rien... c'est pas ça l'important ! L'important...

« *C'est de ne pas céder...* »

Et elle se releva.

Son corps mince, décharné par des années d'emprisonnement psychiatrique, n'était que force brute et muscles tendus. On avait fait d'elle un animal, un animal torturé par sa cage, une pure bête d'instinct, refusant la loi des hommes et leur enfermement « *thérapeutique* ».

– Allez tous... souffla-t-elle encore, vous faire FOUTRE !

Elle aurait pu crier des torrents d'insanités et d'injures que ça n'aurait pas été assez fort. Les mots perdaient toute valeur dans cette cellule, tout sens. Rien ne pouvait être plus puissant que la hargne totale qui jaillissait de sa gorge, de son ventre, de tout son être. Et fixant la porte, elle hurla encore, comme si cela avait pu suffire pour faire trembler l'ouvrage dans ses gonds.

De toute la nuit, elle avait été incapable de dormir, alternant les tentatives de sombrer avec des sursauts irrépressibles. Sans trouver le repos. Les pensées sous son crâne ? Un torrent de boue nauséuse. Immonde et exécration. Et ce visage dépravé qui se moquait de sa souffrance.

Une fois. Une seule fois, elle avait cru que le démon l'avait touchée, et cela avait tout détruit en elle. Pendant des années, Mylène avait lutté, repoussé la folie, repoussé l'inconcevable. Elle conservait l'espoir fou de recommencer à vivre un jour normalement. Comme n'importe qui. Comme... lorsqu'on est innocent.

Elle écarquilla les yeux, fixa le plafond tout là-haut. Sa cellule était pire que l'enfer. Il n'y avait aucune vie en ce lieu. Chaque centimètre se voulait aseptisé, rembourré, propre et jamais souillé, alors que rien n'était plus faux. Ça cachait juste la souffrance... l'insoutenable, sous des apparences d'hôpital policé. Quelle horreur ! Quelle putain d'horreur ! Quelle merde incommensurable de n'avoir aucun moyen d'y échapper.

Derrière les parois de sa cellule – cet éternels vis-à-vis – Mylène savait que les murs d'enceinte de l'hôpital se trouvaient tout proche. À deux cent mètres, pas plus. Elle y jetait un œil à chaque fois qu'on la laissait sortir. Et le diable la toisait de là-haut. Debout. Nu. Rouge. Comme lorsqu'il l'avait prise. Ricanant d'elle. Dressé au sommet du mur d'enceinte comme à cet instant.

...

Oui, bien sûr qu'il n'était pas là ! Mais son influence y était, sa malédiction, sa perversion... sa destruction à elle !

Tout son corps s'arqua d'un coup et elle poussa un cri effrayant, de haine pure, maudissant son traumatisme. Son bourreau. Un hurlement à couper le souffle, à faire sursauter les âmes les plus chastes.

– C'est toi que je maudis ! murmura-t-elle au milieu d'un éclat de postillon. Tu ne me briseras pas ! Je finirai par te détruire. Tu peux me tenir enfermée, tu peux me torturer, tu finiras par perdre.

Et Mylène éclata en sanglot, se roula par terre au bas du matelas cubique.

Elle mit un long moment à se calmer... parvint à se limiter à un ou deux cris, impossibles à contenir. Allongée à même le sol, elle dodelinait pendant des heures, d'avant en arrière, comme on fait avec le berceau d'un bébé. Ses mains s'écartèrent de sur sa poitrine, et elle se revit dans ce qui avait été l'une des plus belles journées de sa vie : elle était au lit, nue – comme au premier jour dit-on – et contre elle, les deux petits corps roses de ses filles. Delphine. Cendrine. Deux petites jumelles ravissantes, dont la peau chaude et douce frottait contre sa peau. Elle serra les bras, rêvant de cette étreinte bienheureuse, souffrant de ne pouvoir la revivre à cet instant.

Elles étaient innocentes, alors. Juste du bonheur. À l'état pur.

Combien d'années avait-elle souffert à espérer un enfant ?

Pendant plus de dix ans, elle s'était desséchée comme un bibelot dans sa maison, à la campagne. Femme au foyer inutile. Pendant plus de dix ans, elle avait vu son mari s'éloigner, pour ne pas voir qu'elle n'était qu'un être stérile, incapable de lui offrir une famille.

Le diable avait écouté ses supplices. Au lieu d'une, il lui avait donné deux filles.

Est-ce que... est-ce que n'importe qui n'aurait pas vendu son âme pour avoir contre lui ces deux petits êtres merveilleux ? Elle était sûre que oui ! « *Ça ne fait aucun doute* », pensa-t-elle. Et dans son délire, un sourire éclaira son visage. Elle savait parfaitement que si c'était à refaire, elle le referait. Le tout, en fait, était de ne pas se faire choper, de réussir à dessouder le drôle. Oui, elle lui avait vendu son âme, mais avec la ferme intention de ne pas la lui laisser.

– Tu te crois fort ? murmura-t-elle. Je sortirai ! Un jour. Diable ou pas diable, je te ferai ta fête, tu peux me croire.

Mylène eut presque l'impression de l'entendre rire en retour.

La quinquagénaire fut assez forte pour résister à la tension de fondre en pleurs. D'impuissance. Ce rire provenait juste de la partie d'elle qui était devenue folle... à vivre au contact de ses deux filles sans savoir laquelle des deux était maudite.

Et la nuit s'étira en longueur, sans lui laisser de rémission.

Sept heures du matin.

Les lumières s'allumèrent à tous les étages de l'hôpital. Bien qu'il fasse encore nuit dehors, la vie reprenait son cours. Les aides-soignants s'apprétaient à faire le tour des chambres pour réveiller les patients. Bientôt on préparerait les médicaments, le petit-déjeuner. Les infirmiers arriveraient au compte-goutte ; et après eux, viendraient les psychiatres et les psychologues (tous de grands médecins, tout à fait sains d'esprit, merci pour eux !) pour peu qu'ils n'aient pas un cours de tennis, ce matin-là.

Les lumières brillaient à présent dans la cellule d'isolement. Mylène se hissa sur l'épais matelas en mousse. Elle avait besoin de dormir un peu, au cas où elle pourrait sortir dans le couloir. Même quelques minutes valaient mieux que rien. Plus question de crier mais, réussirait-elle à s'en empêcher ? La pauvre femme se recouvrit de son drap.

Et en quelques instants plongea dans le sommeil.

Moins d'un quart d'heure plus tard, le sas d'accès aux trois cellules était déverrouillé. Et soudain beaucoup d'activités. Une dizaine de personnes devaient s'être massées à l'extérieur : quatre ou cinq infirmiers, très baraqués, que l'on faisait venir d'un peu tous

les services de l'hôpital à cette heure critique ; d'autres hommes et femmes, d'une stature bien moins charpentée, affairés aux tâches quotidiennes de leur métier.

– Café, madame Dalmassa ? demanda une voix féminine après que la petite vitre de la porte se soit entrouverte.

Mylène se redressa, regarda le visage. Qui était-ce : Mireille, France ? Elle se contenta d'un :

– Oui ! d'une voix endormie.

À trois reprises, pour chacune des cellules d'isolement, et de façon presque identique, le même schéma se reproduisit. On déverrouilla d'abord la porte, puis deux infirmiers plutôt costauds entrèrent et s'approchèrent de Mylène. Les autres suivirent, apportant qui les médicaments, qui une base en mousse, qui le plateau du petit-déjeuner à poser sur la base, un dernier avec un petit plateau de médicaments et un verre d'eau. On fit rouler un appareil pour prendre sa tension et mesurer l'oxygène dans le sang. Quelqu'un alla ouvrir la deuxième porte à l'intérieur de la cellule, permettant d'accéder à un WC et une douche. Et tout ce monde s'agita partout en même temps.

– Vous avez bien dormi, Mme Dalmassa ?

– Il paraît qu'on vous a entendu crier toute la nuit ! Ça ne passe pas les cauchemars ?

Une voix masculine, très agréable et gentille :

– Le docteur a doublé votre dose. Il faut que vous arriviez à surmonter tout ça.

Comme un automate, Mylène prit les médicaments, avala les nombreuses pilules et les fit passer avec de l'eau.

– Petite baisse de tension, ce matin ! commenta un infirmier.

– Vous devriez être contente, Mme Dalmassa. C'est samedi, et votre fille doit venir vous voir.

Mylène fit comme si elle n'avait pas entendu. Sa fille. Elle baissa le regard vers le sol pour ne pas montrer sa joie.

– Alors on a adapté vos prescriptions, continuait d'expliquer l'aide-soignante. Si vous allez bien ce matin, le docteur vous laissera sortir pendant une heure.

Elle aurait béni le ciel et la terre, et les enfers avec. Cendrine !

Ça devait être Cendrine, car sa sœur n'était jamais venue la voir. Pas une fois. Évidemment qu'elle se tiendrait bien. Bien sûr qu'elle ne ferait rien. Elle voulait la voir, son ange.

L'attroupement reflua hors de la cellule d'isolement. La porte se referma, les serrures tournèrent à plusieurs reprises. Et elle se retrouva seule avec son petit-déjeuner : deux tartines de confiture, un bol en plastique avec du café. Le pain était frais, agréable. Le sucre des confitures, doux et gourmand. Mylène mangea avec appétit, buvant une gorgée entre chaque bouchée. Puis, elle se rallongea et s'endormit presque aussi vite que tout à l'heure, malgré l'inconfort du haut matelas incliné qui lui cassait le dos.

– Allez vous doucher, faites-vous belle ! lui dit la même aide-soignante en la réveillant.

À nouveau une troupe conséquente. On emporta les restes du petit déjeuner. Un pyjama propre vert pale l'attendait, plié par terre à l'entrée de la salle de bain. Elle ne dit rien et se rendormit, disparaissant de la surface du monde.

Cette fois-ci cela dura une petite demi-heure, avant qu'un sursaut de conscience ne la fasse émerger. Elle se traina aux toilettes... puis se dévêtit et se doucha. L'eau était chaude, agréable sur sa peau. Elle resta longtemps sous le jet, enfonçant à plusieurs reprises, et avec difficulté, le lourd bouton pour faire couler l'eau. Une seule serviette lui avait été laissée. Elle se sécha, se rhabilla du pyjama propre.

Assise par terre, Mylène essaya de se préparer à l'entrevue. Ses pensées étaient longues à se former, comme étiolées dans le temps et l'espace. Les drogues réduisaient sa conscience à son plus simple élément comme si elle dormait éveillée.

– Mme Dalmassa... Votre fille est là !

Mylène se leva. Le docteur était venu la voir, à un moment. Elle dormait, n'y avait pas prêté attention. La sage-femme l'attendait avec l'un des infirmiers, un jeune homme, grand, avec un beau visage, calme et souriant. Éric, crut-elle se rappeler.

Cette fois, la porte blindée était ouverte, sans que rien ne l'empêche de la franchir. De passer la frontière interdite. Fouler enfin la « *normalité* ». Elle revenait parmi les vivants.